

C H A P I T R E XXXV.

Des Charlatans , & des Maïges.

§ 608. **I**L me reste à parler d'un fléau qui fait plus de ravage que tous les maux que j'ai décrits, & qui, tant qu'il subsistera, rendra inutiles toutes les précautions qu'on prendra pour la conservation du Peuple ; ce sont les Charlatans. J'en distinguerai de deux especes ; les Charlatans passants, & ces faux Médecins de villages, tant mâles que femelles, connus dans ce pays sous le nom de *Maïges*, & qui le dépeuplent sourdement.

Les premiers, sans visiter des malades, débitent des remèdes dont quelques-uns ne sont qu'extérieurs, & souvent ne font point de mal ; mais les intérieurs sont très-souvent pernicieux. J'en ai vu les effets les plus cruels, & il ne passe point de ces misérables, dont l'entrée au pays ne coûte la vie à quelques-uns de ses habitants. Ils nuisent encore d'une autre façon, en emportant une grande quantité d'argent comptant, & en enlevant annuellement, quelques milliers de francs à cette partie des habitants pour qui l'argent est le plus précieux. J'ai vu, avec douleur, le laboureur & l'artisan, dénués des secours les plus nécessaires à la vie, emprunter de quoi acheter chèrement le poison destiné à combler leur misère, en aggravant leurs maux, & souvent

en les jettant dans des maux de langueur , qui réduisent toute une famille à la mendicité.

§ 609. Un homme ignorant , fourbe , menteur , & impudent , séduira toujours le peuple grossier & crédule , incapable de juger de rien , de rien apprécier , qui fera éternellement la dupe de quiconque aura la bassesse de chercher à éblouir ses sens , & qui , par-là même , sera fripponné par les Charlatans , tant qu'on les tolérera. Mais le Magistrat , son tuteur , son protecteur , son pere , ne devoit-il pas le soustraire à ce danger , en prohibant sévèrement l'entrée de ce pays où les hommes sont précieux , & l'argent rare , à des hommes pernicious , qui détruisent les uns & emportent l'autre , sans pouvoir jamais y faire le plus petit bien. Des raisons aussi fortes peuvent-elles permettre de différer plus long-temps leur exil , puisqu'il n'y a pas la plus petite raison de les admettre.

§ 610. Les Maïges n'emportent pas , il est vrai , l'argent du pays comme les Charlatans passants ; mais le ravage qu'ils font parmi les hommes est continuel , & par-là même , immense ; & chaque jour de l'année est marqué par le nombre de leurs victimes. Sans aucune connoissance , sans aucune expérience , armés de trois ou quatre remèdes , dont ils ignorent aussi profondément la nature , que celle des maladies dans lesquelles ils les emploient , & qui , étant presque tous violents , sont véritablement un glaive dans la main d'un furieux , ils empirent les maux les plus légers , & rendent , à coup sûr , mortels ceux qui sont

un peu plus graves, mais qui se feroient guéris si on les eût seulement abandonnés à la nature; à plus forte raison, s'ils avoient été bien traités.

§ 611. Le brigand, qui assassine au milieu d'un grand chemin, laisse au moins la double ressource de se défendre & d'être secouru; mais l'empoisonneur, qui surprend la confiance du malade, & le tue, est cent fois plus dangereux, & aussi punissable.

L'on signale les bandes de voleurs qui s'introduisent dans le pays; il seroit autant à souhaiter qu'on eût un rôle de tous ces faux Médecins de l'un & de l'autre sexe, & qu'on en publiât la description la plus exacte, accompagnée de la liste de leurs exploits sanglants. L'on inspireroit, peut-être par-là, une frayeur salutaire au Peuple, qui ne s'exposeroit plus à être la victime innocente de ces bourreaux.

§ 612. Son aveuglement, sur cette double espèce d'être mal-faisants, est inconcevable. Celui qu'il a en faveur des Charlatans, l'est cependant moins, parce que ne les connoissant pas, il peut leur supposer une partie des talents & des connoissances qu'ils s'arrogent. Il faut donc l'avertir, & on ne peut trop lui redire, que, malgré l'appareil pompeux dont quelques-uns se parent, ce sont toujours des hommes vils, qui, incapables de gagner leur vie par aucun travail honnête, ont fondé leur subsistance sur leur propre impudence & son imbécille crédulité; qu'ils n'ont aucune connoissance; que leurs titres & leurs patentes sont sans aucune autorité, parce que, par un

misérable abus, ces actes sont devenus une denrée de commerce, qu'on obtient à très-vil prix, tout comme le surtout galonné qu'ils achètent à la fripperie; que leurs certificats de guérisons sont chimériques ou faux, & qu'enfin, quand sur le nombre prodigieux de gens qui prennent leurs remèdes, il y en auroit quelques-uns de guéris, & il est presque physiquement impossible que cela n'arrive pas, il n'en seroit pas moins vrai, que c'est une espèce destructive. Un coup d'épée dans la poitrine, en perçant un abcès, sauva un homme que ce mal auroit tué; les coups d'épées n'en sont pas moins mortels. Il n'est point étonnant même que ces gens-là (je dis la même chose des Maïges) qui tuent des milliers de gens, que la nature seule, ou aidée des secours de la médecine, auroit sauvés, guérissent de temps en temps un malade qui a été entre les mains des plus habiles Médecins. Souvent les malades de l'ordre de ceux qui s'adressent aux gens de cet acabit, soit qu'ils ne veuillent pas s'astreindre au traitement qu'exige leur maladie, soit que, rebuté par leur peu de docilité, le Médecin ne leur continue pas ses conseils, vont chercher des gens qui leur promettent une guérison prompte, & hazardent des remèdes qui en tuent plusieurs, & en guérissent un qui se trouve la force de résister, un peu plus vite que ne l'auroit fait un Médecin. Il ne seroit que trop aisé de se procurer, dans toutes les paroisses, des catalogues qui mettroient sous les yeux la vérité de toutes ces propositions.

§ 613. Le crédit de ce Charlatan de foire, que cinq ou six cents payfans entourent, *grands yeux ouverts*, *gueule béante*, & se trouvant fort heureux qu'il veuille bien leur fripponner leur nécessaire, en leur vendant, quinze ou vingt fois au-delà de sa valeur, un remede, dont la plus grande qualité seroit d'être inutile, le crédit, dis-je, de ce frippon toléré, tomberoit bientôt, si l'on pouvoit persuader à chacun de ses auditeurs, ce qui est exactement vrai, qu'à un peu de souplesse près dans la main, il en fait tout autant que lui; & que, s'il peut acquérir son impudence, il aura dans un moment la même habileté, & méritera la même réputation & la même confiance.

§ 614. Si le Peuple raisonnoit, il seroit aisé de le défabuser : mais ceux qui le conduisent, doivent raisonner pour lui. J'ai déjà prouvé le ridicule de sa confiance aux Charlatans proprement ainsi dits; celle qu'il a pour les Maïges est encore plus insensée.

L'art le plus vil s'apprend; l'on n'est savetier, l'on ne raccommode de vieux morceaux de cuir, que quand on a fait un apprentissage; & l'on n'en fera point pour l'art le plus nécessaire, le plus utile, le plus beau! L'on ne confie une montre, pour la raccommoder, qu'à celui qui a passé bien des années à étudier comment elle est faite, & quelles sont les causes qui la font bien aller, & qui la dérangent; & l'on confiera le soin de raccommoder la plus composée, la plus délicate, & la plus précieuse des machines

à des gens qui n'ont pas la plus petite notion de sa structure, des causes de ses mouvements, & des instruments qui peuvent la rétablir.

Qu'un soldat, chassé de son Régiment à cause de ses coquineries, ou qui a déserté par libertinage, qu'un Banqueroutier, qu'un Ecclésiastique flétri, qu'un Barbier ivrogne, qu'une foule d'autres personnages aussi vils, viennent afficher qu'ils remontent les bijoux dans la perfection, s'ils ne sont pas connus, si l'on n'a pas des témoignages authentiques de leur probité & de leur habileté, personne ne leur confiera pour quatre sols de pierres fausses : ils mourront de faim. Mais, qu'au lieu de se faire Jouailliers, ils s'affichent Médecins, on achètera très-chèrement le plaisir de leur confier sa vie, dont ils ne tarderont pas à empoisonner les restes.

§ 615. Les plus grands Médecins, ces hommes rares, qui, nés avec les plus heureux talents, ont éclairé leur esprit dès leur plus tendre enfance ; qui ont cultivé ensuite avec soin, toutes les parties de la Physique ; qui ont sacrifié les plus beaux moments de leur vie à une étude suivie & assidue du corps humain, de ses fonctions, des causes qui peuvent les empêcher, & de tous les remèdes ; qui ont surmonté le désagrément de vivre dans les hôpitaux parmi des milliers de malades ; qui ont réuni à leurs propres observations, celles de tous les temps & de tous les lieux : ces hommes rares, dis-je, ne se trouvent pas même tels qu'ils voudroient être, pour

se charger du précieux dépôt de la santé humaine; & on le remettra à des hommes grossiers, nés sans talents, élevés sans culture, qui, souvent, ne savent pas même lire, qui ignorent tout ce qui a quelque rapport à la Médecine, aussi profondément que les mœurs des Sauvages Afiatiques, qui n'ont veillé que pour boire, qui souvent ne font cet horrible métier que pour fournir à leur boisson, & ne l'exercent que dans le vin, qui ne se font faits Médecins que parce qu'ils étoient incapables d'être quelque chose! Une telle conduite paroîtra, à tout homme sensé, le comble de l'extravagance.

Si l'on entroit dans l'examen des remèdes qu'ils emploient, si on les comparoit aux besoins des malades, à qui ils les ordonnent, on seroit saisi d'horreur, & l'on gémeroit sur le sort de cette infortunée partie du genre humain, dont la vie, si importante à l'Etat, est misérablement confiée aux plus meurtriers des êtres.

§ 616. Quelques-uns d'eux, sentant bien le danger de l'objection tirée du manque d'études, ont cherché à la prévenir, en répandant parmi le Peuple un préjugé qui n'est que trop accrédité aujourd'hui; c'est que leurs talents pour la Médecine, sont un don surnaturel, fort supérieur, par-là même, à toutes les connoissances humaines. Ce n'est point à moi à montrer l'indécence, le crime, l'irréligion d'une telle fourberie; ce seroit empiéter sur les droits de Messieurs les Pasteurs: mais qu'il me soit permis de les avertir, que

cette branche de superstition ayant les suites les plus cruelles, mérite toute leur attention; & en général, il seroit d'autant plus à souhaiter qu'on combattît la superstition, qu'un esprit imbu de préjugés faux n'est pas propre à recevoir une doctrine véritable. Il y a des scélérats, qui, espérant de s'accréditer par la crainte autant que par l'espérance, ont poussé l'horreur jusqu'à laisser douter, s'ils tenoient leur puissance du ciel ou de l'enfer. Voilà les hommes qui disposent de la vie des autres.

§ 617. Un fait que j'ai déjà indiqué, & qu'on n'expliquera jamais, c'est l'empressement du Payfan à se procurer les meilleurs secours pour ses bêtes malades. Quelque éloigné que soit le *Médecin vétérinaire*, ou l'homme qu'on croit tel, (car malheureusement il n'y en a point dans ce pays) s'il a beaucoup de réputation, il va le consulter, ou il le fait venir à tout prix; quelques coûteux que soient les remèdes qu'il indique, s'ils passent pour les meilleurs, il se les procure; mais dès qu'il s'agit de lui, de sa femme, de ses enfants, il se passe de secours, ou se contente de ceux qui s'offrent sous sa main, quelque pernicieux qu'ils soient, sans en être moins coûteux; car c'est une injustice criante, que les sommes extorquées par quelques Maïges, ou aux patients, ou, plus souvent, à leurs héritiers.

§ 618. L'on trouvera, dans un excellent mémoire sur la population de ce pays, qui est prêt à paroître, une observation importante & qui démontre évidemment les ra-

vages des Maïges ; c'est que dans les années communes, la proportion entre le nombre des habitants d'un lieu & des morts, n'est pas extrêmement différente à la ville & à la campagne ; mais quand la même épidémie attaque la ville & les villages, cette différence est énorme, & le nombre des morts, comparé à celui des habitants dans le village, où le Maïge exerce son empire destructif, est infiniment plus grand que dans la ville.

Je trouve dans le second volume des Mémoires de la SOCIÉTÉ ÉCONOMIQUE de BERNE pour 1762, un autre fait également important, rapporté par un des plus éclairés observateurs qui travaillent pour ce Journal. « Il regne, *dit-il*, (à Cottens à la » Côte) des pleurésies & des péripneumonies ; il en est mort quelques Paysans de » ceux qui consultant les Maïges ont pris leurs » remèdes échauffants ; ceux qui ont suivi la » méthode opposée, se sont presque tous tirés d'affaire.

§ 619. Je ne puis pas m'étendre plus longtemps sur cette matière, dont l'amour de l'humanité m'a forcé à dire quelque chose, mais qui mériterait d'être traitée plus au long, & qui est de la plus grande conséquence. Il n'y a que les Médecins qui puissent se tranquilliser sur cet horrible abus, s'ils n'étoient animés que par des vues d'intérêt ; puisque les Maïges diminuent le nombre des consultants du Peuple, qui ne sont pour eux qu'une occupation pénible. Mais quel est le Médecin assez vil, pour vouloir acheter quelques heu-

res de tranquillité à un prix aussi cher & aussi odieux ?

§ 620. Après avoir montré le mal, je souhaiterois de pouvoir indiquer des remèdes sûrs, mais cela est difficile.

Le premier, c'est peut-être d'avoir fait connoître le danger, & d'avoir fait tourner les yeux sur cet homicide abus, qui, joint aux autres causes de dépopulation, tend à rendre ce pays désert.

§ 621. Le second, &, sans contredit, le plus efficace, est celui dont j'ai déjà parlé; n'admettre aucun Charlatan passant, & signaler tous les Maïges; peut-être même qu'il conviendrait de leur infliger des peines corporelles, comme elles ont été ordonnées en différents lieux par des Edits souverains; on devrait au moins les couvrir d'infamie, en suivant une pratique usitée dans une grande ville de France. « Quand il se trouvoit des » Charlatans à Montpellier, on étoit en possession de les mettre sur un âne maigre & » fâcheux, la tête tournée vers la queue; » on les promenoit en cet état, par toute » la ville au bruit des huées des enfants & » de la populace, les frappant, leur jettant » des ordures, les tirillant de tous côtés, » & les maudissant. (a)

§ 622. Un troisieme moyen, ce seroit des

(a) Une Ordonnance publiée l'année dernière, défend tout exercice de la Médecine dans ce pays à ces êtres mal-faisants, & prouve l'intention bien-faisante du Prince, mais on ne tient pas la main à l'exécution, elle devient inutile au Peuple.

instructions pastorales sur cet objet. La conduite du Peuple à cet égard est un vrai suicide, & il seroit important de l'en convaincre. Mais l'inefficace des exhortations réfléchies les plus fortes sur tant d'autres articles, ne fait-elle point craindre le même sort pour celle-ci. L'usage a décidé qu'il n'y a aujourd'hui de vice qui exclue du titre & de la considération d'honnête homme, que le vol ouvert & caractérisé, & cela par cette raison simple, c'est que nous tenons à nos biens plus qu'à toute autre chose; l'homicide même est honnête dans un très-grand nombre de cas: peut-on espérer de persuader qu'il y a du crime à confier sa santé à des empoisonneurs, sous l'espérance de guérison. Un remède plus sûr, sans doute, ce seroit de faire sentir au Peuple, ce qui est fort aisé, qu'il lui en coûtera moins pour être bien soigné, que pour être bourreaudé. L'appas du bon marché, le ramenera plus sûrement que l'averfion du crime.

§ 623. Le quatrième remède, qui ne seroit sûrement pas inutile, ce seroit de retrancher des almanachs ces règles de Médecine Astrologique, qui contribuent continuellement à entretenir des préjugés dangereux, sur une science dans laquelle les plus petites erreurs sont funestes. Que de Paysans morts, (je l'ai déjà dit) pour avoir différé, rejeté, ou mal placé une saignée dans une maladie aiguë, parce que l'almanach le vouloit ainsi. N'est-il point à craindre, pour le dire en passant, que la même cause ne nuise à leur économie,

& qu'en consultant la lune, qui n'a aucune influence, ils ne négligent les attentions relatives aux autres circonstances, qui en ont beaucoup ?

§ 624. Un cinquieme remede seroit l'établissement d'hôpitaux pour les malades, dans différentes villes du pays.

Il y a un grand nombre de moyens aisés, pour les fonder & les entretenir presque sans nouvelles dépenses, & les avantages qui en résulteroient, seroient immenses; d'ailleurs, quelque considérables que fussent les dépenses, en est-il de plus importantes? Elles sont sans doute de devoir, & l'on ne tarderoit pas à s'appercevoir, qu'elles rapportent un intérêt réel plus fort qu'on ne pourroit l'espérer d'aucun autre emploi de l'argent. Il faut, ou admettre que le peuple est inutile dans un Etat, ou convenir qu'on doit pourvoir aux soins de sa conservation. Un Anglois respectable, qui, après avoir tout vu avec beaucoup de soin, s'est occupé profondément & utilement des moyens d'augmenter les richesses & le bonheur de ses compatriotes, se plaint, en Angleterre, pays du monde où les hôpitaux sont le plus multipliés, que le Peuple-malade n'est pas assez secouru. Que doit-ce être dans les pays où il n'y en a point ?

» Les secours de Chirurgie & de Médecine
 » trop abondants dans les villes, ne sont point
 » assez répandus dans les campagnes; & les
 » Paysans sont sujets à des maladies assez simples, mais qui, faute de soins, dégènerent en une langueur mortelle.

§ 625. Enfin, si l'on ne peut pas remédier aux abus, (ceux qui regardent les Charlatans ne sont pas les seuls, & l'on ne donne pas ce nom à tous ceux qui le mériteroient;) il seroit sans doute avantageux de détruire tout art médecinale. Quand les bons Médecins ne peuvent pas faire autant de bien, que les mauvais de mal, il y a un avantage réel à n'en point avoir. Je le dis avec conviction, l'anarchie en Médecine est la plus dangereuse de toutes. Libre de toute règle, & sans loix, cette science est un fléau d'autant plus affreux, qu'il frappe sans cesse; & si l'on ne peut pas réparer le désordre, il faut ou défendre, sous de rigoureuses peines, l'exercice d'un art qui devient si funeste, ou, si les constitutions d'un Etat ne permettoient pas ce moyen violent, ordonner, comme dans les grandes calamités, des prières publiques dans tous les Temples.

§ 626. Un autre abus, moins dangereux que ceux dont je viens de parler, qui ne laisse pas cependant de faire des maux réels, & qui, au moins, sort beaucoup d'argent du pays, mais dont le Peuple est moins la victime que les gens aisés, c'est l'imbécille aveuglement avec lequel on s'en laisse imposer par les pompeuses annonces de quelque remède universel, qu'on tire dispendieusement de l'étranger. Les personnes au-dessus du commun Peuple, ne courent pas au Charlatan, parce qu'elles croiroient s'avilir, en se mêlant à la foule; mais si ce même Charlatan, au-lieu de venir, s'étoit tenu dans quel-

que ville étrangere, si, au-lieu de faire afficher ses placards aux coins des rues, il les avoit fait inférer dans les mercures ou dans les gazettes, si, au-lieu de vendre ses remedes lui-même, il avoit établi des bureaux dans chaque ville, si, au-lieu de les vendre vingt fois au-dessus de leur valeur, il avoit encore doublé ce prix; au-lieu d'avoir les chalands du Peuple, il auroit eu ceux du citadin aisé, de tous les ordres, & presque de tous les pays. Telle personne, sensée à tout autre égard, qui hésitera de confier sa fanté à des Médecins dignes d'une entiere confiance, hazardera, par une folie inconcevable, le remede le plus risqué, sur la foi d'un placard imposteur, publié par un homme aussi vil que le Chalatan qu'elle méprise, parce qu'il fait jouer du cors de chasse sous sa fenêtre, & qui n'en differe cependant que par les circonstances que je viens d'indiquer.

§ 627. Il n'y a presque pas d'année qu'il ne s'accrédite quelqu'un de ces remedes, dont les ravages sont plus ou moins grands, à proportion de leur plus ou moins de vogue. Peu, heureusement, en ont eu autant que les poudres d'un nommé *Ailhaud*, habitant d'Aix en Provence, & indigne du nom de Médecin, qui a inondé l'Europe, pendant quelques années, d'un purgatif âcre, dont le souvenir ne s'éteindra que quand toutes ses victimes auront fini. Je soigne, depuis longtemps, plusieurs malades dont j'adoucis les maux, sans espérer de les guérir jamais, &

qui ne doivent les tristes jours qu'ils coulent, qu'à l'usage de ces poudres; & j'ai vu, depuis très-peu de temps, deux personnes que ce poison a tuées cruellement. Un Médecin François, aussi célèbre par ses talents & ses connoissances, que recommandable par son caractère, a publié quelques-unes des sinistres catastrophes que son usage avoit occasionnées, & si on recueilloit ces observations dans tous les endroits où on l'a employé, on formeroit un volume qui effrayeroit. (b)

(a) Il y a près de quatre ans, que dans le moment où l'on alloit mettre en vente la seconde édition originale de cet ouvrage, mon libraire m'envoya un livret qu'il venoit de recevoir, imprimé à Carpentras, & intitulé, *Lettres adressées à M. Barbeau Dubourg, &c. en réponse à ce qu'il a avancé d'après le Sr. Tissot, contre le remède universel & son auteur*; & il me demandoit en même-temps si je voulois qu'on retardât la distribution, pour faire une réponse. Je parcourus l'élégant recueil, & je trouvai qu'il n'en méritoit aucune; je le trouve encore aujourd'hui, mais en ayant reçu un exemplaire, par la poste, quelques mois après, sans seing & sans armes, j'ai cru devoir en accuser ici la réception à la personne qui a bien voulu en enrichir ma bibliothèque. Si c'est un partisan de la noblesse, de la science, des talents sublimes (pag. 51.) de M. Ailhaud, Baron de Castelet (pag. 6.) grand personnage (pag. 53.) second Salomon (pag. 43.) que Dieu a voulu choisir pour être l'instrument de la Médecine (pag. 113.) & qui en est le *facultatif* par lettres du Roi; (pag. 113) si, dis-je, c'est un partisan de M. Ailhaud, fût-il celui qui croit qu'après Dieu, il est sauveur des hommes & qui ne s'en dediroit pas, dût-il être *anathème*, (pag. 56.)

§ 628. Heureusement tous ces remèdes qu'on débite ne sont ni aussi accrédités, ni aussi dangereux; mais l'on doit juger de toutes ces affiches sur ce principe, je n'en connois point de plus vrai en Physique & en Mé-

j'aurai l'honneur de lui dire, après lui avoir fait mes justes remerciements, que je continue à être convaincu que les poudres du nommé *Ailhaud*, Baron du Castelet, ont coûté la vie à une multitude de gens, & la santé à un bien plus grand nombre; & qu'il auroit été bien à souhaiter, malgré le bien qu'elles peuvent avoir fait à quelques personnes qui avoient besoin de forts purgatifs, que toutes les Puissances de l'Europe eussent pris, il y a dix-huit ou vingt ans, le parti qu'on a pris en Russie il y a quelques années, celui d'en interdire l'entrée sous des peines sévères. Si c'est un Anti-Ailhaudiste qui l'ait fait par bonté pour moi, & dans l'idée que je devois y répondre, je lui fais mes excuses de ce que je ne déferé pas à son avis; & je ne doute pas qu'il n'en change dès qu'il voudra bien y réfléchir un moment. Des deux nouvelles victimes, dont je parle dans ce paragraphe, l'un étoit un homme robuste de 55 ou 56 ans, qui jouissoit de la plus parfaite santé, à cela près qu'il avoit des pesanteurs dans l'estomac après le repas, depuis quelques années, les premières prises ne lui firent pas grand'chose, la cinquième occasionna une hémorrhagie dans l'estomac; il périt rapidement en vomissant ou en rendant par les selles tout son sang: l'autre étoit un homme qu'une suite de veillées avoient échauffé au point que sans pouvoir jouir d'un bon sommeil, il étoit assoupi dès qu'il ne marchoit pas; les fameuses poudres le rendirent fou, le cerveau s'enflamma, suppura, & le malade périt au moment où l'abcès se rompit: ce sont, je crois, les derniers qui aient fait usage de

decine, c'est que, quiconque annonce un remede universel, est un imposteur, & qu'un tel remede est impossible & contradictoire. Je n'entrerais point dans des détails de preuve; mais j'en appelle hardiment à tout homme sensé qui voudra bien réfléchir un moment sur les différentes causes des maladies, sur l'opposition de ces causes, & sur l'absurdité de vouloir les combattre toutes avec le même remede.

Quand on sera bien rempli de ce principe, on ne s'en laissera plus imposer par des tiffus de sophismes, destinés à prouver que toutes les maladies viennent d'une cause, & que cette cause est de nature à céder au remede vanté. On comprendra d'abord qu'une telle assertion est le comble de la fourberie ou de l'ignorance; & l'on découvrira bientôt où est le sophisme. Peut-on espérer de guérir une hydropisie qui vient de ce que les fibres sont trop lâches & le sang trop dissous, avec les remedes qu'on emploie pour guérir une maladie inflammatoire, dans laquelle les fibres sont trop roides & le sang trop épais. Par-

cette poudre miraculeuse, à laquelle il faut aussi savoir rendre justice: un de mes amis m'a dit leur avoir obligation; elles le tirèrent, il y a dix-huit ou dix-neuf ans, des détresses d'une constipation opiniâtre qui résistoit à la manne & aux lavemens; mais elles détruisirent si bien la mucosité des intestins, qu'il a souffert pendant plusieurs années des coliques atroces, qu'il n'évite encore aujourd'hui que par un régime auquel il est peut-être le seul homme qui voulût s'astreindre.

courez les annonces publiques, vous trouverez dans toutes, des vertus aussi contradictoires, & ceux qui les font, seroient, sans doute, punissables juridiquement.

§ 629. Je souhaite qu'on fasse une réflexion qui se présente naturellement, je n'ai traité que d'un très-petit nombre de maladies; ce sont presque toutes des maladies aiguës; je puis assurer qu'aucun Médecin éclairé n'a jamais employé moins de remèdes, cependant j'en indique soixante & onze, & je ne saurois lequel retrancher, si j'y étois obligé. Comment peut-on espérer que l'on guérira avec un seul remède, dix & vingt fois plus de maladies que je n'en indique?

§ 630. J'ajouterai une observation très-importante, & qui se fera sans doute présentée à plusieurs lecteurs; c'est que les différentes causes des maladies, leurs divers caractères, les différences qui dépendent des changements nécessaires qui arrivent pendant leur durée, les complications dont elles sont susceptibles, les variétés qui dépendent des épidémies, des saisons, des sexes, de plusieurs autres circonstances, obligent très-souvent à faire des changements dans les remèdes; ce qui prouve combien il est dangereux d'en ordonner sans des connoissances plus nettes, que celles qu'ont ordinairement les personnes qui ne sont pas Médecins; & la circonspection doit, dans ces cas, être proportionnée à l'intérêt qu'on prend au malade, & à la charité dont on est animé.

§ 631. Les mêmes considérations ne font-

elles pas sentir la nécessité d'une entiere docilité de la part du malade & des assistants. L'histoire des maladies, qui ont leurs temps limités pour naître, se développer, rester dans leur force, décroître, ne démontre-t-elle pas & la nécessité de la continuation des mêmes remedes, aussi long-temps que le caractere de la maladie est le même, & le danger d'en changer fréquemment, par la seule raison, que celui qu'on a employé ne soulage pas dans le moment? Rien ne nuit plus au malade que cette instabilité. L'on doit, après avoir examiné les indications que fournit la maladie, choisir le remede le plus propre à en combattre la cause, & en continuer l'usage, tant qu'il ne survient aucune circonstance nouvelle, qui oblige à le changer, à moins qu'on ne reconnoisse évidemment qu'on s'est trompé. Mais s'imaginer qu'un remede est inutile, parce qu'il ne détruit pas la maladie au gré de notre impatience, & le rejeter pour en prendre un autre, c'est casser sa montre, parce que l'aiguille emploie douze heures à faire le tour du cadran.

§ 632. Les Médecins font quelque attention aux urines des malades, dont les changements, dans quelques maladies, sur-tout dans les fievres inflammatoires, aident à juger des changements qui surviennent dans le caractere des humeurs, & contribuent à déterminer le temps où il convient de placer les évacuans; mais c'est une ignorance crasse, que de croire, & le comble de la fourberie, que de persuader, que leur seule inf-

pection suffise pour juger des symptômes ; de la cause & des remedes d'une maladie ; elle ne peut être utile que quand on les observe journallement , quand on observe en même-temps le malade , quand on les compare aux symptômes du mal , aux autres évacuations , quand on est exactement instruit de toutes les circonstances étrangères à la maladie qui peuvent les changer , comme certains aliments , certaines boissons , plusieurs remedes , la quantité de la boisson. Si l'on n'est pas exactement instruit de tous ces détails , la vue seule des urines est absolument inutile , elle n'instruit de rien , le seul bon sens le démontre , sans que j'en détaille davantage les preuves ; & l'on peut hardiment décider , que quiconque ordonne des remedes , sans autre connoissance du mal que l'inspection de l'urine , est un frippon , & le malade qui les avale , une dupe.

§ 633. D'où vient , pourroit-on demander , cette crédulité ridicule sur l'objet qui nous touche le plus , notre propre santé ?

Il y en a quelques causes plus particulieres au Peuple , & qui sont , 1°. l'impression mécanique du brillant sur les sens. 2°. Le préjugé , que les Maïges guérissent par un don surnaturel ; je les avois déjà indiqués. 3°. L'idée dans laquelle il est assez généralement , que ses maladies sont une classe à part comme lui , & que le Médecin du riche ne les connoît pas. 4°. L'erreur générale qu'il lui en coûtera moins de recourir au Maïge. 5°. Peut-être une timidité honteuse. 6°. Une espece

espece de crainte que les Médecins & les Chirurgiens ne lui donnent pas assez de soin, & ne le traitent trop cavalièrement, crainte qui augmente cette confiance qu'il a & que tout homme a pour son égal, confiance fondée sur cette égalité même. 7°. Des discours dans son goût, & à sa portée.

Mais il est moins aisé d'expliquer la confiance aveugle des gens d'un ordre supérieur, qui étant censés avoir reçu plus de culture, sont regardés comme mieux raisonnants, pour des remèdes vantés, ou même pour quelque Maïge accrédité; l'on peut cependant en indiquer quelques raisons.

La première est ce grand principe du *moi*, inné chez l'homme, qui l'attachant à la prolongation de son existence plus qu'à toute autre chose du monde, lui tient continuellement les yeux fixés sur cet objet, & l'oblige à en faire le but de toutes ses démarches, mais ne lui laisse point distinguer les sentiers sûrs, des sentiers dangereux. C'est ici le plus sûr & le plus court, lui dit le Commis d'un Bureau, où l'on fait payer de gros péages, il passe, paie, & périt dans les précipices de la route.

Ce même principe est la source d'une autre erreur, qui consiste à donner involontairement un plus grand degré de confiance à ceux qui nous flattent le plus dans nos idées favorites. Le Médecin éclairé qui voit la longueur & le danger d'un mal, & qui est trop honnête homme pour dire ce qu'il ne pense pas, doit, par une suite nécessaire de la confi-

titution humaine, être écouté moins favorablement que celui qui flatte; l'on cherche à éloigner les idées de l'un, l'on fourit à celles de l'autre; il doit bientôt avoir la préférence.

Une troisieme cause, qui tient encore au même principe, c'est que l'on se livre à celui dont la méthode est la moins pénible & flatte le plus nos passions. Le Médecin qui prescrit un régime, qui exige des privations, qui demande du temps, qui veut de la régularité, rebute un malade accoutumé à se livrer à tous ses goûts; l'empirique qui lui permet tout l'enchanté. L'idée d'une cure si longue & hérissée de tant d'épines, suppose un mal bien grave; cette idée attriste, on ne l'admet qu'avec peine, &, sans s'en apercevoir, on embrasse, pour l'anéantir, le systême opposé qui ne nous laisse voir qu'une maladie de nature à céder à quelques prises de simples.

Ce goût pour le nouveau & pour l'extraordinaire, qui conduit despotiquement un si grand nombre d'hommes, & qui accrédite tant d'êtres & tant de choses ridicules, est une quatrieme raison très-puissante. L'ennui est ce que l'homme craint le plus, & il y est sans cesse entraîné par son propre vuide & par celui de la Société; les sensations neuves & extraordinaires l'en tirant mieux que rien autre, il s'y livre, sans en prévoir les conséquences.

Une cinquieme raison se tire de ce que les trois quarts & demi des hommes sont menés par l'autre demi-quart; & qu'ordinaire-

ment, le demi-quart qui aime à mener, est celui qui est le moins en état de le faire : ainsi, tout doit mal aller ; & les événements ridicules & fâcheux deviennent nécessaires par la constitution de la Société. L'homme d'un sens exquis ne voit souvent que par les yeux d'un sot, d'un intrigant, ou d'un fourbe : il juge mal, & se conduit mal. L'homme d'un vrai mérite ne peut pas se lier avec ceux qui aiment à cabaler, & ce sont eux qui souvent conduisent les autres.

Il y a encore quelques autres raisons, mais je me bornerai à en rappeler une seule, que j'ai déjà indiquée il y a plusieurs années ; c'est que, presque généralement, nous aimons mieux ceux qui déraisonnent avec nous, que ceux qui nous prouvent que nous déraisonnons.

J'espère que les réflexions que chacun fera sur ces causes de nos erreurs, contribueront à en diminuer l'effet, & à détruire des préjugés dont chaque jour fait voir les suites funestes.

CHAPITRE XXXIV.

Questions auxquelles il est absolument nécessaire de savoir répondre, quand on va consulter un Médecin.

IL faut beaucoup d'attention & d'habitude, pour bien juger de l'état d'un malade qu'on ne voit pas, lors même qu'on est instruit aussi